

## Alexandre Soljenitsyne

Avec les livres publiés par les survivants de la folie national-socialiste, des purges staliniennes ou du fascisme italien, on pourrait aisément remplir plusieurs bibliothèques : impossible donc d'en rendre compte d'une façon tant soit peu représentative, même en se limitant aux œuvres qui, au-delà des témoignages, présentent une valeur littéraire reconnue. Primo Levi,<sup>1</sup> Arthur Koestler,<sup>2</sup> Eugenia Ginzburg,<sup>3</sup> Victor Serge,<sup>4</sup> Varlam Chalamov,<sup>5</sup> pour ne citer que les plus connus, nous ont livré des comptes-rendus saisissants de ce que signifie d'être détenu dans les KZ allemands ou les camps de travail du Goulag soviétique. Il y a toutefois un nom qui s'impose et dont il est impossible de faire l'économie : Alexandre Soljenitsyne (1918 – 2008). Ce qui le distingue des autres, ce n'est pas seulement la qualité de l'écriture. Il y a aussi et surtout la façon de laquelle il réussit à faire la distinction entre l'emprisonnement comme expérience personnelle et la privation de la liberté comme expression d'un système et d'une idéologie faisant fi de toute considération humanitaire. Et s'il condamne la dernière de toutes ses forces, en analysant dans les moindres détails la logique et les mécanismes de « l'archipel Goulag », il retient du premier l'impact déterminant exercé par la prison sur sa vie, en faisant de lui un écrivain et en lui livrant la matière dont son écriture se nourrit. Tout en condamnant ceux qui ont fait de la Russie un camp de concentration, il bénit la prison qui lui a montré son chemin. En même temps qu'il nous montre les rouages d'un système absurde, inhumain et dégradant, il tisse les louanges d'un contexte de vie qui, au-delà des privations et de la souffrance, oblige à dépasser les contingences de l'existence pour chercher en soi même la source du bonheur.<sup>6</sup>

Les personnages décrits par Soljenitsyne ne sont ni des criminels ni des prisonniers politiques au sens propre du terme : ce sont des « innocents », des citoyens qui se trouvent en prison sans très bien savoir pourquoi, victimes de décisions arbitraires et insensées et de dénonciations infondées, ou pour des bagatelles. Soljenitsyne lui-même n'a commis aucun acte justifiant son

---

<sup>1</sup> Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1988;

<sup>2</sup> Arthur Koestler, *La lie de la terre*, Paris, Calmann-Lévy, 2013; *Le zéro et l'infini*, Paris, Le livre de poche, 1974.

<sup>3</sup> Eugenia Ginzburg, *Le vertige*, Paris, Seuil, 1967; *Le ciel de la Kolyma*, Paris, Seuil, 1990

<sup>4</sup> Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Laffont, 2001

<sup>5</sup> Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Paris, Verdier, 2003

<sup>6</sup> Autre son de cloche chez Chalamov: „Je suis convaincu que l'expérience des camps est – toujours - une expérience négative, même si on y séjourne pendant une heure seulement. Personne n'a pu vivre quelque chose de positif dans les camps, sur tous ils ont un effet dévastateur (V. Chalamov, op. cit. p. 292, 1<sup>er</sup> vol. de l'édition en allemand).

incarcération : communiste convaincu, capitaine de l'armée rouge, il n'a fait que mettre en doute les compétences militaires du « petit père du peuple ».

### *Une vie brisée*

Né en 1918 à Kislovodsk, six mois après la mort de son père, Alexandre Soljenitsyne passe sa jeunesse à Rostov, où il fréquente les écoles secondaires, avant d'entreprendre des études de mathématique et de physique à l'université de cette ville.<sup>7</sup> Il suit également des cours par correspondance de l'Institut de philosophie, d'histoire et de littérature de Moscou et ses premiers écrits datent de cette époque. Lorsque la guerre éclate, en 1941, il est enrôlé dans l'armée rouge, en tant que soldat, avant de fréquenter l'école d'officiers qu'il quitte avec le grade de capitaine. En 1945, Soljenitsyne est arrêté et condamné à huit ans de prison pour activité contre-révolutionnaire, sur la base du fameux article 58 du Code pénal de l'époque, une espèce de passe-partout au service de la répression des opposants au régime soviétique.<sup>8</sup> Dans une lettre adressée à un ami, il avait commis l'imprudence de mettre en doute les compétences militaires de Staline et de suggérer la création d'un nouveau parti politique. C'est à cause de cette dernière remarque que la relégation<sup>9</sup> à perpétuité vient s'ajouter à sa condamnation.

Après avoir fait connaissance avec les prisons de la Lubjanka, « *le grand établissement nocturne, dans lequel on broie nos âmes* »,<sup>10</sup> et de la Butyrka, Soljenitsyne est envoyé tout d'abord dans des camps de travail près de Moscou, et ensuite à la « charachka » de Marfino à Ostankino : une institution pénitentiaire dans laquelle les détenus, choisis en fonction de leurs compétences scientifiques, travaillaient sur des projets de recherche les plus disparates. C'est de ce séjour dont il sera question dans « *Le premier cercle* ». En 1949, Soljenitsyne est transféré dans le camp de travail de Ekibastus, un voyage qui dure trois mois. Pendant sa détention il est opéré d'une tumeur maligne.

Relâché en 1953, il est exilé dans le village de Kok-Terek, au Kazakhstan, où il reste trois ans. En 1955 il passe plusieurs mois à l'hôpital de Tachkent pour une tumeur cancéreuse, séjour qui lui fournira la matière pour « *Le pavillon des cancéreux* ». Après sa réhabilitation en 1956, il devient professeur de physique dans un collège de Riazan, près de Moscou. Profitant du processus de déstalinisation engagé par Nikita Khrouchtchev, Soljenitsyne publie en 1962 « *Une journée de Ivan Denissovitch* » dans la revue *Novy Mir*, un compte-rendu romancé de son séjour dans les camps de travail. Mais la porte ouverte par le nouveau leader soviétique se renferme aussitôt. Malgré le succès rencontré par son premier roman, l'écrivain se trouve de nouveau confronté à la censure et à la persécution, surtout après la parution du « *Le premier cercle* » en Europe de l'Ouest et aux États-Unis. Exclu de l'Union des écrivains en 1969, Prix Nobel de littérature en 1970, Soljenitsyne est expulsé de son pays en 1974, après la parution à Paris du premier tome de « *L'archipel du Goulag* ». Il s'établit avec sa famille tout d'abord à Zurich, à Cavendish dans le Vermont ensuite, où il se consacre à la rédaction d'une histoire de la révolution russe, qui

<sup>7</sup> Sur la vie et l'oeuvre de Soljenitsyne, voir Georges Nivat, Soljenitsyne. Le courage d'écrire, Édition des Syrtes, 2011; Le phénomène Soljenitsyne, Paris, Fayard, 2009. Cf. également l'article de Jean-Pierre Thibaudat dans Libération du 5 août 2008, Soljenitsyne, l'archipel d'une vie.

<sup>8</sup> Voir à ce propos L'archipel du Goulag, Paris, Fayard, 2010-2011, p. 64 et suiv. La pagination est celle de l'édition en allemand (Frankfurt, Fischer Verlag, 2008).

<sup>9</sup> Les condamnés à la relégation étaient exilés dans des villages perdus dans le nord de la Russie.

<sup>10</sup> L'archipel du Goulag, p. 139. Sur la prison de la Lubjanka, voir aussi „Le premier cercle“, chap. 82 et suiv.

paraîtra vingt ans plus tard sous le titre de « *La roue rouge* ». <sup>11</sup> Personnalité controversée, « *curieux mélange de marxiste et démocrate* », <sup>12</sup> Soljenitsyne ne ménage ni l'arbitraire du pouvoir soviétique ni l'indigence morale des pays capitalistes. Lors d'un discours au dies academicus de l'Université de Harvard en 1978, il accuse le monde occidental de manquer de courage, de prôner une conception légaliste de la liberté et d'avoir adopté le bonheur comme critère suprême, « *un bonheur au sens appauvri du mot* », basé sur la satisfaction de besoins matériels. <sup>13</sup>

L'écrivain retourne en Russie en 1994, après la chute de l'empire soviétique, pour y découvrir un pays transformé par un capitalisme débridé : « *Je sais que je reviens dans une Russie ruinée, découragée, égarée, un pays qui se cherche et qui cherche son identité. Je suis prêt à réviser mes impressions et j'espère que grâce aux rencontres que je ferai, je pourrai aider le pays.* » <sup>14</sup> Une illusion, que Soljenitsyne nourrira pendant quelques années, avant de se retirer de la vie publique. Il meurt en 2008 dans sa villa près de Moscou.

Récits autobiographiques, les romans de Soljenitsyne n'ont en commun que leur thème principal : l'emprisonnement. La façon de laquelle ce thème est abordé diffère d'un écrit à l'autre. « *Une journée de Ivan Denissovitch* » brille par la distance que l'auteur réussit à créer entre la description minutieuse du quotidien carcéral et son expérience personnelle. À aucun moment, il ne se laisse emporter par le souvenir des souffrances qu'il a subies pendant son séjour dans le camp de travail. Dans « *Le premier cercle* » et dans « *Le pavillon des cancéreux* », nous retrouvons cette même sérénité, enrichie par une philosophie de l'enfermement au centre de laquelle se trouve non la condition du détenu, mais la confrontation entre le monde carcéral et la vie dans un pays écrasé par un régime dictatorial. « *L'archipel du Goulag* », une œuvre monumentale de plus de 2000 pages, est à la fois une recherche sur l'histoire de l'enfermement en Union soviétique et une violente diatribe contre la justice de ce pays, basée à la fois sur des documents, des témoignages et sur les expériences de l'auteur.

### *Un débat sur le bonheur*

Dans „*Le premier cercle*” <sup>15</sup>, Soljenitsyne nous raconte deux histoires qui s'entrecroisent. Dans la première, il est question des prisonniers de la « charatchka », <sup>16</sup> une prison spéciale, une « *île dorée* », <sup>17</sup> dans laquelle des intellectuels et des hommes de science, condamnés à des longues peines, travaillent sur des mandats de recherche du gouvernement. <sup>18</sup> La deuxième, contrepoin

<sup>11</sup> A. Soljenitsyne, *La roue rouge*, 4 vol., Paris, Fayard, 1993-2001

<sup>12</sup> *L'archipel du Goulag*, tome 1, Note p. 198.

<sup>13</sup> Cf. *A World split apart, An Address by Aleksandr Solzhenitsyn*, Harvard, 1978 ([www.uncg.edu/~danford/solz.html](http://www.uncg.edu/~danford/solz.html)).

<sup>14</sup> Interview accordé par Soljenitsyne à la BBC, cité dans l'article de Jean-Pierre Thibaudat.

<sup>15</sup> Alexandre Soljenitsyne, *Le premier cercle*, Paris, Laffont, 1968. Dans le cadre de ce travail, je n'ai pas consulté la deuxième version de ce roman, publiée en 1978, qui comporte 96 chapitres (au lieu de 87) et qui, selon Georges Nivat, serait « plus aiguisée ». Le titre du roman est une référence à la Divine comédie de Dante Alighieri, qui avait placé les savants de l'antiquité dans le premier cercle de l'enfer, un lieu privilégié comme la charatchka.

<sup>16</sup> Terme russe qui désigne ce type de prison.

<sup>17</sup> *L'archipel du Goulag*, 3e vol., p. 37

<sup>18</sup> Les différences dans les conditions de détention entre la charatchka et les camps de travail apparaissent dans les déclarations d'un nouvel arrivant, qui vient de quitter un camp du goulag: „Quarante grammes

de la première, met en scène un haut fonctionnaire, et avec lui, la « bonne » société soviétique, prisonnière de sa futilité et d'une idéologie vide de sens et d'humanité.

Roman autobiographique, mais aussi description ethnographique de toute une palette de personnages, « *Le premier cercle* » est un texte discursif, à plusieurs voix, qui nous permet de suivre les conversations des détenus, les disputes à propos de tout et de rien, les considérations plus ou moins désabusées sur la liberté et l'emprisonnement. Comme le souligne Georges Nivat, Soljenitsyne « *est un auteur pluriel. Il parle pour tous* ». <sup>19</sup> Si Soljenitsyne se sert du personnage principal du roman, Gleb Nerjine, pour faire entendre sa voix, il donne aussi la parole à ceux qui ne partagent pas son opinion. Par une ironie subtile, qui reproduit en partie l'humour propre au langage des prisonniers, l'écrivain compare les conditions de détention avec ce que lui et ses camarades ont vécu dehors, avant leur condamnation, en utilisant différentes perspectives et différents points de vue. Comme c'était le cas chez Dostoïevski, Soljenitsyne n'essaie pas, tout au moins dans ce roman, de démasquer ses tortionnaires. Ce qui lui importe, c'est plutôt de mettre en lumière l'arbitraire et la mesquinerie de ceux qui représentent le pouvoir et, en même temps, les ressources insoupçonnées dont disposent les détenus pour limiter les dommages inhérents à la privation de la liberté. <sup>20</sup> Même si cela peut sembler à première vue paradoxal, « *Le premier cercle* » apparaît comme une œuvre sur le bonheur des êtres humains et sur les conditions qui le rendent possible.

Selon l'écrivain russe, le bonheur est un concept relatif, une fiction, un sentiment que chacun construit pour soi, indépendamment des particularités et des aspects spécifiques de son existence. Le bonheur représente donc quelque chose qu'il est possible de ressentir même en prison. Soljenitsyne fait dire à son alter ego, Nerjine, un mathématicien que les hauts et les bas de la vie ont rendu sceptique, qu'il faut parfois avoir passé par l'emprisonnement pour comprendre ce en quoi le bonheur consiste :

*“Quand j'étais libre et que je lisais des livres où des sages méditaient sur le sens de la vie, ou bien sur la nature du bonheur, je ne comprenais pas grand-chose à ces passages. [...] Dieu merci, il y a eu la prison. Ça m'a donné l'occasion de réfléchir. Pour comprendre la nature du bonheur, il faut d'abord analyser la satiété”.* <sup>21</sup>

*“La satiété ne dépend absolument pas de la quantité que nous mangeons, mais de la façon dont nous mangeons. C'est la même chose avec le bonheur, exactement la même chose. Le bonheur ne dépend pas du nombre de bienfaits extérieurs que nous avons arrachés à la vie. Il dépend uniquement de notre attitude envers eux”.* <sup>22</sup>

C'est donc l'attitude qui fait le bonheur et non les contextes de vie ou les contingences du quotidien. L'emprisonnement y contribue par les privations qu'il impose à l'individu, dans la mesure où il crée une distance vis-à-vis des objets, événements, sensations d'où peut jaillir le bonheur et permet ainsi de le reconnaître en tant que tel. En d'autres mots, l'absence de ce qui

de beurre! Le pain noir sur la table! Les livres ne sont pas interdits! On peut se raser soi-même! Les gardiens ne battent pas les zeks! Mais quel grand jour! Quel glorieux sommet!” (Le premier cercle, p. 21).

<sup>19</sup> Georges Nivat, *Le phénomène Soljenitsyne*, Paris, Fayard, 2009, p. 76

<sup>20</sup> Il n'est pas exclu qu'une telle retenue soit le fruit d'une autocensure à laquelle Soljenitsyne se serait soumis pour pouvoir publier son œuvre en Union Soviétique (Cf. G. Nivat, op. cit., p. 80).

<sup>21</sup> *Le premier cercle*, p. 59

<sup>22</sup> *Le premier cercle*, p. 60

est convoité ouvre la voie à son appréciation : comment se sentir rassasié, si on n'a jamais souffert de la faim ? Bien entendu, le seul fait d'être en prison ne suffit pas pour faire du prisonnier un homme heureux ou, tout au moins, pour qu'il découvre comment le devenir. Il faut tout d'abord qu'il se débarrasse des idées préconçues, des représentations fallacieuses, des « idoles » dont il a hérité :

*“C'est moi, Gleb Nerjine, prisonnier maintenant pour la cinquième année sous le harnais qui me suis élevé à ce stade de développement où le mauvais commence à sembler bon. Et j'affirme pour ma part que les gens ne savent pas ce pour quoi ils luttent. Ils perdent leur temps à se démener de façon absurde pour une poignée de biens matériels et ils meurent sans se rendre compte de leur richesse spirituelle”.*<sup>23</sup>

Ces idées ne sont en soi pas nouvelles. Elles parcourent la pensée occidentale : des stoïciens à Hannah Arendt, en passant par la complémentarité de « bonheur » et « malheur » soulignée par Platon, par certains aspects de la tradition chrétienne (Boethius, Thomas More), la théorie des idoles de Francis Bacon. Mais Soljenitsyne se défend d'avoir emprunté de telles connaissances à des philosophes. Elles sont le fruit de son expérience de l'enfermement et « *des récits concernant des êtres réels qu'on rencontre en prison* », <sup>24</sup> car c'est en prison qu'il a appris à reconnaître en quoi le bonheur consiste, si éphémère et fragile soit-il :

*“Si au camp... il arrive un miracle comme un dimanche libre et férié, alors ce jour-là mon âme se dégèle et bien que rien dans ma situation extérieure n'ait changé en mieux, malgré cela le joug de la prison se fait un peu moins pesant... Je suis sans poids, suspendu, désincarné. Je suis allongé là sur mon châlit et je fixe le plafond... et la pure joie d'exister me fait trembler! Je m'endors dans une béatitude parfaite”.*<sup>25</sup> (p. 60-61)

Rubine, son camarade de captivité, n'est pas prêt à suivre une telle argumentation. Philologue, communiste convaincu malgré le fait que le pouvoir soviétique ait brisé sa vie, il place les exigences de la société au-dessus des destinées individuelles. Pour lui, évoquer le bonheur que procure l'enfermement ne fait que confirmer les conséquences néfastes de la prison :

*“C'est l'immaturation d'un esprit juvénile qui parle en toi. Tu préfères ton expérience personnelle à l'expérience collective de l'humanité. Tu es empoisonné par la puanteur des fumées de la prison... et tu veux voir le monde à travers cette brume”.*<sup>26</sup>

Écouter des prisonniers revient, selon Rubine, à écouter « *des gens aveugles* », leur point de vue étant biaisé par les souffrances et le désespoir :

*„Ils interprètent l'échec de leur existence comme un effondrement général des structures du monde. Leur observatoire, c'est un seau hygiénique de cellule. Ils voient les choses d'une souche d'arbre, ils n'ont pas un vrai point de vue”.*<sup>27</sup>

---

<sup>23</sup> Le premier cercle, p. 61

<sup>24</sup> Le premier cercle, p. 60

<sup>25</sup> Le premier cercle, p. 60-61

<sup>26</sup> Le premier cercle, p. 62

<sup>27</sup> Le premier cercle, p. 582

Nerjine, s'accrochant tant bien que mal à l'idée que la prison peut être source de bonheur, multiplie les exemples, rappelle à son compagnon les moments privilégiés qu'ils ont partagés, prend à témoin Tolstoï et le désir de celui-ci d'être emprisonné. Mais ses efforts pour donner un sens à une expérience et à une vie qui n'en a peut-être pas une, se heurtent aux raisons invoquées par son scepticisme. La mémoire est sélective et les êtres humains ont tendance à retenir les aspects positifs de leur vie et à refouler les aspects négatifs. Que ce soit la guerre, la maladie ou la prison : il est toujours possible de trouver dans des situations extrêmes des souvenirs agréables et des raisons pour se débarrasser des blessures subies. Mais tout en se renfermant dans la « *conception mélancolique* » d'un bonheur « *hors d'atteinte et illusoire* »<sup>28</sup> et en niant même son existence, Nerjine ne renonce pas pour autant à le poursuivre et à en chercher des miettes dans le quotidien de sa vie de forçat. Et lorsque Rubine, en faisant écho à Méphistophélès, lui rappelle qu'il « *est impossible de rendre un être humain heureux* »,<sup>29</sup> Nerjine change de point de vue et définit le bonheur par ce qu'il n'est pas :

*“Le bonheur de la victoire incessante, le bonheur de la satisfaction des désirs, le bonheur de la réussite et de la satiété totale, c'est de la souffrance! C'est la mort spirituelle, une sorte de douleur morale sans fin...”*<sup>30</sup>

Pour Nerjine, le bonheur n'est pas une chimère que l'on poursuit, ni le résultat d'un accomplissement, mais bien un instant saisi dans le présent. Ce n'est pas la jouissance de désirs comblés, mais bien un sentiment de plénitude, de sérénité, de réalisation de soi, que seules des situations de privation extrême permettent parfois de ressentir. Tout se passe comme si manquer de quelque chose ouvrait des espaces de liberté et donnait au regard sur soi et sur le monde une plus grande profondeur de champ.

### *Dedans et dehors*

Réfléchir sur la relativité du bonheur amène tout naturellement à un questionnement radical des convictions et des lieux communs, qui tracent la frontière entre le « dedans » et le « dehors », entre la liberté et la servitude, entre les contraintes de l'emprisonnement et celles qui sont imposées par la société. Soljenitsyne, par l'intermédiaire des personnages qu'il met en scène, s'engage dans ce débat, tout en étant conscient du fait que ni le quotidien du citoyen de la Russie stalinienne ni les conditions somme toute privilégiées des prisonniers de la « charatchka » ne se prêtent à ce genre de considérations. Que ce soit par le niveau intellectuel des détenus ou par les conditions de détention, la prison de Marfino se distinguait des camps de travail ou des maisons d'arrêt comme la Lubjanka. Dans le même ordre d'idées, le mot « liberté » ne saurait s'appliquer aux conditions de vie de la population de l'Union soviétique. Cela dit, l'exercice auquel nous invite la lecture du « Premier cercle », mutatis mutandis, n'est certes pas dépourvu d'intérêt. Peut-on associer « liberté » et « bonheur » ? En écoutant les personnages mis en scène par Soljenitsyne, il est permis d'en douter :

*“Ce bonheur nous ne l'avions pas quand nous étions à l'extérieur. C'est vrai, et d'ailleurs la liberté manquait bien souvent”*.<sup>31</sup>

<sup>28</sup> Le premier cercle, p. 57

<sup>29</sup> Le premier cercle, p. 56-57

<sup>30</sup> Le premier cercle, p. 61

<sup>31</sup> Le premier cercle, p. 465

*“La prison est l’endroit rêvé pour discuter. Où veux-tu d’autre? À l’extérieur, on ne tarderait pas à t’arrêter pour ça. Mais ici, tu rencontres des gens qui savent vraiment discuter ».*<sup>32</sup>

*“Ici, il apprenait à connaître des gens et des événements dont il ne pourrait rien apprendre nulle part ailleurs sur terre, et certainement pas dans la solitude tranquille et repue du foyer domestique”.*<sup>33</sup>

*“Où pouvait-on en apprendre plus sur les gens qu’ici?”*<sup>34</sup>

Si la prison apparaît ici comme une enclave de liberté dans un pays qui en est privé, ces affirmations vont au-delà de la critique d’un régime politique qui nie la liberté d’expression. Il y a aussi et surtout une remise en question d’une routine quotidienne, « *tranquille et repue* », faisant écran à la vie et à la connaissance. La banalité, d’après Soljenitsyne, est une sorte d’enfermement, plus puissant que celui de l’univers carcéral, les conventions sociales plus contraignantes que les fils barbelés et les barreaux. Au lieu de tisser des liens entre les individus, la société, quelle qu’elle soit, engendre une solitude que seule la « *convivialité* » de l’enfermement réussit à briser.

Faut-il voir dans de telles déclarations l’expression d’individus dépités, qui discréditent et amoindrissent par jalousie ce dont ils ne disposent pas ? Comme celui qui, pour toutes sortes de raisons, ne peut pas partir en vacances et tourne en ridicule les touristes cherchant la détente sur les plages surpeuplées de l’Adriatique. Est-ce que la prison mérite d’être comparée à une île de liberté, ou devient-elle paradis par le discours dont elle fait l’objet? S’agit-il d’une tentative d’immuniser la souffrance ou au contraire d’en souligner les conséquences enrichissantes ? Faut-il suivre l’argumentation de Adriano Sofri, lorsqu’il parle à ce propos de « *métaphorisation exagérée, bien que noble* » et d’« *expédients de consolation* » ?<sup>35</sup> Peut-être. Mais si la glorification de l’enfermement, telle qu’elle apparaît dans certains passages de l’œuvre de Soljenitsyne, a un sens en tant que résultat d’une transformation cognitive des privations imposées par le monde carcéral, d’autres lectures restent possibles. Loin de vouloir ressasser la distinction entre la liberté de l’esprit et celle du corps, l’écrivain voit la prison comme une ouverture, comme une brèche au-delà de tout ce qui va de soi, comme le moyen de voir la liberté d’une autre façon. Elle est donc source de créativité et de connaissance pour ceux qui savent tirer profit d’une telle expérience et source de questionnement sur l’essence même de la liberté pour ceux qui croient en jouir. Liberté et bonheur, selon Soljenitsyne, ne sont associés que dans la mesure où les individus ont les yeux pour les voir, l’expérience de vie pour apprécier et l’une et l’autre et la sagesse nécessaire pour repérer les interstices de liberté entre la routine imposée par les conventions sociales et la servitude.<sup>36</sup>

De ce que les camps de travail sont en réalité, des souffrances qu’ils génèrent, Soljenitsyne en parle ailleurs. Dans « *Le premier cercle* » et malgré l’évident clin d’œil à la Divine comédie de

<sup>32</sup> Le premier cercle, p. 547

<sup>33</sup> Le premier cercle, p. 236

<sup>34</sup> Le premier cercle, p. 372

<sup>35</sup> Adriano Sofri, *Altri hotel*, Milano, Mondadori, 2002, p. 3-4

<sup>36</sup> Cf. À ce propos „Le pavillon des cancéreux“, ch. 35, p. 637 et suiv., dans lequel Oleg Kostoglotov (alter ego de Soljenitsyne) découvre le bonheur d’être libre après les années passées dans un camp de travail, en relégation et dans un hôpital pour cancéreux.

Dante Alighieri, le regard de l'écrivain se pose plutôt sur ce que les détenus font de l'emprisonnement, quel type de narration ils utilisent pour décrire et en même temps repenser leur expérience, quels discours ils produisent. Peu importe si le regard que les détenus posent sur la prison peut sembler biaisé : idéaliser la prison revient à déconstruire cette autre idéalisation qu'est la liberté dont nous pensons disposer et à prendre conscience de notre propre enfermement. La liberté ne nous est pas donnée, il faut savoir la dénicher.

Ainsi, à travers l'expérience de la charatchka, le cocon familial et l'absence de sa femme apparaissent à Gleb Nerjine sous une autre lumière :

*“Vue de l'extérieur, cette séparation [de sa femme] semblait navrante, mais Gleb était secrètement heureux de ce malheur. Il le buvait comme de l'eau fraîche”.*<sup>37</sup>

L'évidence trompeuse de ce qui va de soi est tellement ancrée dans notre mode de penser, qu'il nous paraît difficile, sinon impossible de la remettre en question ouvertement. La joie que Gleb exprime en réalisant que le malheur de la séparation engendre le bonheur de la liberté, même si elle va de pair avec un certain malaise, est la joie qui accompagne la découverte et le sentiment qu'il peut en être autrement. La prison, dans ce contexte, sert en quelque sorte de paradigme pour toutes les situations et les expériences qui nous obligent, par les souffrances et les privations qu'elles comportent, à voir les choses différemment. C'est du dépassement de la souffrance, selon Soljenitsyne, que jaillissent la créativité et la volonté de vivre :

*“Comment faire face aux difficultés? Dans le royaume de l'inconnu, les difficultés doivent être considérées comme un trésor caché. Généralement, plus c'est difficile, mieux ça vaut. [...] Quand les difficultés naissent d'une résistance objective accrue, ça c'est merveilleux. [...] Les échecs doivent être vus comme un signal pour déployer plus d'efforts et mieux concentrer sa volonté. Et si l'on a déjà fait des efforts appréciables, les échecs n'en sont que plus joyeux. Cela veut dire que notre pince vient de toucher le coffre de fer qui contient le trésor ».*<sup>38</sup>

Dans ce coffre il y a peut-être la clé de ce trésor que nous appelons « liberté », une liberté accessible non à celui qui possède quelque chose, mais aux démunis. Celui qui ne possède rien, qui n'a plus rien à perdre, est libre et en position de pouvoir dans la mesure où il n'a plus à craindre d'être dépossédé :

*“Vous n'êtes forts que dans la mesure où vous ne privez les gens de tout. Car quelqu'un que vous avez privé de tout n'est plus en votre pouvoir. Il est de nouveau entièrement libre ».*<sup>39</sup>

### *Souffrance dedans, souffrance dehors*

Liberté et bonheur ne sont donc pas toujours là où on l'imagine. Preuve en est la façon de laquelle s'établit la communication entre les détenus et leurs proches. Comme c'est le cas chez d'autres auteurs ayant fait l'expérience de la prison, en particulier chez Gramsci et Jackson, Soljenitsyne fait état d'une inversion de rôles qui transforme les rapports entre dedans et dehors. Ce ne sont pas les prisonniers qui se plaignent de leur destin et demandent à être consolés, mais ceux qui sont « condamnés » à supporter les difficultés et les malheurs qu'offre

<sup>37</sup> Le premier cercle, p. 236

<sup>38</sup> Le premier cercle, p. 210

<sup>39</sup> Le premier cercle, p. 133

la vie quotidienne à l'extérieur des murs de la prison. La femme de Dirsine, un des personnages du roman, écrit à son mari : *“Ce n'est pas une vie, mais les travaux forcés”*.<sup>40</sup>

Dans la relation avec les membres de leur famille, les détenus se trouvent dans la situation inconfortable de devoir conforter ceux qui ont été épargnés par la prison ou la déportation, de s'apitoyer sur le sort d'autrui plutôt que sur le leur, d'être à l'écoute de la souffrance que procure la liberté, en évitant de parler de leur propre souffrance. La communication devient ainsi une entreprise pratiquement impossible, un exercice qui passe à côté des attentes réciproques, un échange qui ne fait que nourrir les malentendus. Les représentations stéréotypées que les uns se font de la situation des autres transforment les échanges en des dialogues de sourds, les rares visites en une suite d'attentes déçues :

*“Natalia Pavlovna regardait attentivement son mari, mais, chose étrange, elle ne trouvait sur lui aucune trace des années difficiles. Ses yeux regardaient avec une calme intelligence derrière son pince-nez. Ses joues n'étaient pas creuses. Il n'avait pas de rides. Son costume était de bonne qualité. Son noeud de cravate était soigneusement fait. On aurait pu croire que c'était elle qui était en prison”*.<sup>41</sup>

*“Elle [la femme du prisonnier] cherchait chez lui une faiblesse, une souffrance, un appel à l'aide, tout ce à quoi une femme pouvait consacrer le reste de sa vie, toutes les raisons qu'elle pouvait avoir d'attendre encore dix ans et de le rejoindre dans la taïga. Mais il souriait...”*.<sup>42</sup>

Lorsque Gherassimov demande à sa femme comment elle va, elle lui répond :

*“Rien de doux, rien d'aigu, rien d'amer, une vie comme du coton gris”*.<sup>43</sup>

C'est peut-être dans ce „gris“ que les voix du dedans et du dehors se rejoignent. Comme la vie à l'extérieur de la prison, la grisaille domine le quotidien de l'enfermement. Ce n'est pas le contexte de vie qui fait la différence, nous dit Soljenitsyne, mais bien l'aptitude de l'individu à donner un sens à sa vie. Une fois la visite de sa femme terminée, Nerjine se surprend à penser que la prison, tout en étant une « route de fer », l'a possiblement aidé à trouver une raison d'être et à faire de sa vie quelque chose de sensé :

*“Parfois, il ne regrettait pas d'avoir passé cinq ans en prison. Ces années en étaient arrivées à avoir une signification en soi. Où pouvait-on en apprendre plus sur les gens qu'ici? Et y avait-il un meilleur endroit pour réfléchir sur soi-même? Combien d'hésitations juvéniles, combien de faux départs lui avaient été épargnés sur la route de fer de la prison?”*<sup>44</sup>.

Les hommes sont des êtres à la recherche de sens, et en tant que tels, ils se doivent de transformer des situations, des contextes de vie, des événements, pour les adapter à leurs

<sup>40</sup> Le premier cercle, p. 681

<sup>41</sup> Le premier cercle, p. 334. À comparer avec le récit de Chester Himes „The visiting hour“ (The Collected Stories, New York, 1990, p. 231 et suiv.) et la rencontre entre Mersault et son amie dans „L'étranger“ d'Albert Camus (Paris, Gallimard, 1942, p. 74 et suiv.). Voir aussi Adriano Sofri, Le prigionieri degli altri, Palermo, Sellerio, 1993, p. 99.

<sup>42</sup> Le premier cercle, p. 329

<sup>43</sup> Le premier cercle, p. 336

<sup>44</sup> Le premier cercle, p. 372

aspirations. La prison, négation de la vie, peut – à l’instar de la guerre<sup>45</sup> et de la maladie<sup>46</sup> – être source de sens. Encore faut-il disposer de la force et de la volonté nécessaires pour y avoir accès, ce qui n’est pas donné à tout le monde. Pour certains détenus, la prison reste une malédiction.

### *Survivre*

Ni „livre des consolations“, ni „livre des malédictions“, le roman « *Une journée de Ivan Denissovitch* » n’essaie de nous faire comprendre la cruauté de la vie quotidienne dans les camps de travail à travers la banalité du vécu et des sensations que cette cruauté produit : banalité, dans la mesure où les privations et les vexations que les prisonniers subissent, deviennent peu à peu quelque chose qui va de soi. Soljenitsyne décrit dans cette œuvre magistrale la journée d’un « zek »,<sup>47</sup> Ivan Denissovitch Choukov, de son pénible réveil dans le froid cinglant de sa couchette jusqu’au moment où il se couche le soir, tremblant de fatigue, mais satisfait de sa journée : tout ceci sans émettre aucun jugement ou récrimination sur la façon de laquelle sont traités les prisonniers. Avec une lenteur voulue, à la limite du supportable, l’écrivain passe en revue chaque minute, chaque geste, chaque pensée d’un personnage, qui a désormais oublié l’existence d’une autre façon de vivre et dont le principal souci est le prochain bol de soupe.

Si Soljenitsyne nous parle des souffrances endurées par les prisonniers, il ne le fait qu’indirectement, discrètement, avec pudeur. Le froid glacial, les vexations des gardiens, les coups, la faim, les fouilles, le travail éreintant : tous ces aspects du quotidien concentrationnaire n’apparaissent que comme des défis, des épreuves, des obstacles presque naturels sur un chemin qui n’amène nulle part, le retour à la liberté n’étant désormais qu’une entité abstraite, dépourvue de sens, située quelque part en dehors de l’horizon temporel des détenus. La lutte pour la nourriture, la vigilance éprouvante envers les autres – gardiens et détenus -, penser au respect du règlement avant de poser chaque geste, trouver quelques minutes de repos malgré la surveillance constante : tout ceci rend caduque toute velléité de penser à la liberté ou à l’avenir :

*„Dans les camps de travail et dans les prisons, Choukov avait perdu l’habitude de se casser la tête en pensant à ce qu’il sera demain ou dans une année, à comment il ferait pour nourrir sa famille. Ce sont les supérieurs qui pensent à tout, et c’est bien mieux comme ça“.*<sup>48</sup>

Ivan Denissovitch Choukov, condamné pour trahison (c’est-à-dire, pour s’être évadé d’une prison allemande pendant la guerre) à dix ans de travaux forcés, connaît la vie du camp de fond en comble et profite de chaque occasion pour se procurer les privilèges, si minimes soient-ils, qui décident de la vie et de la mort. Dans la lutte pour la survie, un supplément de pain, quelques brindilles pour allumer le feu, un torchon pour se protéger du froid font la différence. Mais survivre ne saurait suffire à Ivan. Il lui faut aussi concentrer son attention sur les infimes espaces de liberté qui s’offrent à lui et qui lui communiquent le sentiment d’être malgré tout un être humain. C’est ce sentiment qui lui permet de découvrir, même dans l’univers déshumanisé

<sup>45</sup> Cf. Le premier cercle, p. 52

<sup>46</sup> Cf. Le pavillon des cancéreux

<sup>47</sup> Terme argotique pour „prisonnier“.

<sup>48</sup> Une journée de Ivan Denissovitch, p. 37.

du camp, des moments de bonheur et de satisfaction. Ainsi, les longues heures passées dans la salle d'attente de l'infirmerie deviennent aux yeux d'Ivan une occasion d'échapper à la routine de la prison :

*„Pour Choukov, de pouvoir rester assis cinq minutes sans rien faire dans une chambre aussi propre, silencieuse et bien éclairée, représentait quelque chose de merveilleux.“<sup>49</sup>*

Des temps d'arrêt, il y en a peu dans le camp, il faut profiter des rares moments de répit, des espaces de liberté qu'offre une journée de labeur incessant. La vie quotidienne est modelée par des règles formelles et informelles, qui ne laissent aux détenus que peu de temps pour respirer. Il faut être prêt pour ne pas manquer la distribution de la maigre nourriture, se préparer pour l'appel, subir une longue marche jusqu'au lieu de travail, se plier aux contrôles, travailler, se battre à la cantine pour obtenir un morceau de pain . Du réveil jusqu'à l'extinction des feux, les prisonniers, constamment harcelés par leurs gardiens, passent à travers toutes sortes d'humiliations et de vexations avant de réintégrer le camp à bout de force. Par la description minutieuse de la routine quotidienne, Soljenitsyne met en relief toute la barbarie de l'univers concentrationnaire, sans que les plaintes et les récriminations prennent le dessus. Conscients que se plaindre ne changerait rien à leur situation, les détenus refusent toute comparaison avec leur vie passée ou avec la vie au-delà des murs. Le « dehors » est trop loin, pour qu'il soit possible d'en faire un étalon de mesure pour le bonheur ou le malheur, pour la souffrance ou la joie :

*„Bientôt il a fait son temps en prison, mais il n'y croît pas vraiment... Une fois les dix ans passés, il y en aura peut-être dix autres, ou alors la relégation. Rien qu'à y penser, on devient cinglé. Mais un jour il faut bien qu'il y ait une fin... Mon Dieu, être de nouveau indépendant? En liberté? En tant que vieux prisonnier, il ne fallait pas en parler ouvertement, ce n'était pas convenable.“<sup>50</sup>*

Les notions utilisées couramment pour décrire et appréhender la réalité perdent leur sens une fois franchi la porte du goulag. Ainsi, dans le langage des prisonniers, le mot « liberté » ne se réfère pas aux conditions d'existence dont jouissent les gens en dehors de la prison, mais au laps de temps entre le retour du travail et le sommeil. Le « chez-soi » indique la baraque où dort le « zek », non la maison qui était la sienne dans le passé. Faire preuve de « dignité », loin d'être un concept abstrait, signifie pour Ivan Denissovitch : enlever son chapeau pendant les repas, même s'il fait froid ; poser le morceau de pain sur un linge propre, et non directement sur la table ; ne pas cracher les arêtes de poisson par terre. « Saint » est le moment, pendant lequel la chaleur de la soupe envahit le corps, non la bonté divine :

*„Lorsque cette lavasse chaude descend dans l'estomac, lorsque la chaleur envahit lentement le corps, tout son être se concentre sur le reste de la soupe. Ah, le voilà l'instant pour lequel vit le prisonnier! Rien ne peut plus inquiéter Choukov: ni la durée de la peine, ni la longueur de la journée, ni le fait de devoir travailler le dimanche. Il pense alors qu'il va survivre à tout cela, jusqu'à la fin!“<sup>51</sup>*

Par ce glissement sémantique, la démarcation qui sépare la liberté de l'emprisonnement, la souffrance du bonheur, devient floue et perméable. Dans les dernières pages du roman, au

<sup>49</sup> Une journée de Ivan Denissovitch, p. 22

<sup>50</sup> Une journée de Ivan Denissovitch, p. 54

<sup>51</sup> Une journée de Ivan Denissovitch, p. 111

cours d'une conversation avec Aliochka, un co-détenu, Ivan va jusqu'à mettre en doute les avantages d'une vie en liberté, content qu'il est avec la façon de laquelle la journée s'est déroulée. Lorsque son camarade affirme que l'emprisonnement est préférable à une existence en dehors des murs, il ne sait pas quoi répondre :

*„Choukov contemplant le plafond, en silence. Il ne savait plus, si c'était vraiment la liberté qu'il désirait. Au début oui, il la voulait intensément... Mais avec le temps ce désir s'était estompé. Et Dieu seul le sait s'il vaut mieux vivre ici, en prison, ou ailleurs... Choukov s'endormit paisiblement, pleinement satisfait. La journée s'était déroulée comme il le voulait, sans embûches. Il se sentait presque heureux“.*<sup>52</sup>

Comment ne pas penser, en lisant ces mots, à la dernière phrase du « *Mythe de Sisyphe* » ?<sup>53</sup> Comme Camus, Soljenitsyne met en scène des êtres humains qui gravissent des pentes façonnées par l'absurde et que seuls des êtres humains peuvent investir avec du sens. La prison, comme la vie, n'a pas de signification en soi, elle ne porte que les significations qu'on lui attribue. Construire un mur de briques dans une usine désaffectée, comme le font les prisonniers décrits par Soljenitsyne, revient à pousser un rocher en haut d'une montagne, tout en sachant qu'il va rouler en bas. Mais les prisonniers s'engagent dans ce travail aberrant en faisant abstraction du contexte dans lequel il se situe : ils ne peuvent le faire que s'ils réussissent à s'approprier de cette tâche, à en faire la leur, à y mettre tout leur savoir-faire et leur passion, au point d'en oublier le son de la cloche qui signale l'arrêt du travail.<sup>54</sup>

Ivan ne va pas jusqu'à dire que le bonheur est indépendant du contexte de vie et des événements qui s'y produisent, il se limite à poser la question. Il ouvre ainsi la porte aux considérations que Soljenitsyne développe dans « *Le premier cercle* ». Il ne s'agit à aucun moment de glorifier les horreurs de la prison ou d'en justifier l'arbitraire : ce qui lui importe, c'est d'amener le lecteur à réfléchir sur sa propre liberté et sur sa conception du bonheur. En fait, l'objectivité de sa narration, dépourvue de tout élément dramatisant, nous en dit davantage sur la situation des détenus que d'autres témoignages plus ou moins larmoyants, qui se plaisent à faire étalage de leurs souffrances. Chez Soljenitsyne, la souffrance ne représente ni le prix à payer pour un soi-disant péché originel, ni un élément incontournable de la condition humaine, mais plutôt une condition, déjà thématifiée par Platon, pour que les hommes puissent se sentir de temps en temps « presque heureux ». La prison n'est qu'un paradigme pour toute situation pouvant à la fois engendrer la souffrance et amener l'individu à reconnaître le sens et la valeur de ce qui, dans d'autres contextes, semble aller de soi.

---

<sup>52</sup> Une journée de Ivan Denissovitch, p. 128-131

<sup>53</sup> „La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un coeur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux“ (Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942, p. 168). Camus est par ailleurs cité textuellement dans le discours rédigé par Soljenitsyne en occasion du Prix Nobel.

<sup>54</sup> Une journée de Ivan Denissovitch, p. 72 – 83. Mais il y a toutefois l'autre côté de la médaille. Le même épisode est décrit dans un poème de „L'archipel du Goulag“, qui se termine par „Mon Dieu, comme nous sommes faibles et perdus! Nous ne sommes que des esclaves!“ (vol. 3, p. 72-73). Dans cette même oeuvre, Soljenitsyne remarque : « Telle est la nature de l'homme qu'il lui arrive parfois d'exécuter un travail pourtant maudit, amer, avec une sorte de frénésie fringante, incompréhensible... S'emballer soudain pour un travail, et tant pis s'il s'agit d'un travail d'esclave dont vous n'avez rien à attendre » (Cf. G. Nivat, op. cit., p. 133-134).

### *Le livre des malédictions*

Cela dit, l'emprisonnement ne saurait être justifié par aucun argument, et encore moins lorsqu'il est l'émanation d'un pouvoir despotique. Là-dessus, Soljenitsyne ne laisse planer aucun doute, surtout dans cette œuvre monumentale qu'est « L'archipel du Goulag ».<sup>55</sup> Plus qu'une interprétation littéraire de son expérience de la prison, comme le suggère le sous-titre, ce livre est un règlement de comptes en bonne et due forme avec le pouvoir stalinien. À la fois essai historique et récit autobiographique, ce texte raconte l'itinéraire parcouru par Soljenitsyne et par des milliers d'autres citoyens soviétiques à travers les îles de l'archipel concentrationnaire, en reconstruisant à l'aide de documents officiels et de témoignages recueillis auprès d'ex-prisonniers l'origine et le développement des camps de travail en Union Soviétique entre 1918 et 1956. Dans les parties autobiographiques du livre, écrites à la première personne, l'écrivain n'épargne aucun détail du chemin de croix qui a été le sien. À l'arrestation et aux cérémonies de dégradation qui l'accompagnent, suivent les interrogatoires à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, qui « *écrasent notre âme et déchirent la chair* ».<sup>56</sup> Soljenitsyne fait connaissance avec sa première cellule, « *l'endroit le plus affreux qu'on puisse imaginer pour un être humain, un trou infesté de punaises, sans fenêtre, sans aération, sans lit, au plancher repoussant de saleté* ».<sup>57</sup> Mais en même temps que la souffrance prend le dessus, une pensée prend place dans la conscience de l'écrivain : ce qu'il vit échappe au langage courant, les mots perdent leur signification habituelle. Il faut, pour subsister, inverser le sens des concepts qui décrivent une telle réalité, ainsi que la façon de la percevoir.<sup>58</sup> Pour vaincre la prison, il faut la dire et la penser autrement.

Le jugement est une farce aux conséquences tragiques, le verdict une parodie de justice : huit ans pour « agitation antisoviétique ». La machine à broyer des êtres humains, loin de tout principe de droit, a fait son travail, Soljenitsyne n'a plus qu'à signer l'arrêt qui lui vole sa vie. Après quelques années de répit dans la « prison dorée » de Mavrino, un long périple à travers les îles du goulag l'amène au camp de travail. Soljenitsyne est désormais un numéro, soumis à un régime des plus dégradants, « *se manifestant dans le moindre détail de la vie quotidienne* »<sup>59</sup> : une existence misérable d'esclaves, « *une vie minable de moineaux* »<sup>60</sup> avides de miettes que d'autres laissent tomber, à la merci de gardiens qui « *brûlent l'âme des prisonniers par paresse* ».<sup>61</sup>

Alors, il commence à écrire, malgré les difficultés que cela comporte : le papier est rare, les feuilles fréquentes. Écrire représente pour Soljenitsyne tout d'abord une façon de s'extirper des contraintes que le monde concentrationnaire lui impose, une sorte d'évasion :

*„Je vivais, comme si les fils barbelés n'existaient plus, j'étais constamment en train de fuir au loin, une évasion que les gardiens ne pouvaient pas remarquer“.*<sup>62</sup>

---

<sup>55</sup> Alexandre Soljenitsyne, *L'archipel du Goulag*, 3 vol., Paris, Fayard, 1991 - 2013

<sup>56</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 139

<sup>57</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 169-70

<sup>58</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 176

<sup>59</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 59

<sup>60</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 66

<sup>61</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 64

<sup>62</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 101

Mais au-delà de ce que l'écriture lui apporte personnellement, Soljenitsyne se sent investi d'une mission : il faut que le monde sache, plus tard, ce qui s'est passé dans les camps staliniens. Il observe ce qui se passe autour de lui, écoute ses camarades, prend des notes et, quand ce n'est pas possible, il mémorise les informations qu'il a recueillies. Impuissant devant un pouvoir qui l'écrase, il devient la mémoire du goulag.

À partir de cette double fonction de l'écriture, la sauvegarde de son identité et la documentation de l'horreur, Soljenitsyne développe deux discours : le premier mettant en valeur l'importance de l'emprisonnement en tant qu'expérience enrichissante, le deuxième condamnant un régime politique faisant fi de la dignité humaine. Et si « *L'archipel du Goulag* » relève de ce dernier, le ressentiment qui habite chaque page de cet ouvrage fait place à des propos qui, en reprenant les thèmes développés dans le « *Premier cercle* », font l'éloge posthume de la prison. Si sa condamnation d'un régime politique responsable de la souffrance de millions de personnes est on ne peut plus cinglante, il ne laisse aucun doute sur le fait que son séjour dans la « katorga » lui a apporté beaucoup. Pour Soljenitsyne, venir à bout d'une expérience, si traumatisante soit-elle, signifie prendre conscience de ce que l'emprisonnement – tout comme d'autres situations impliquant la souffrance – lui a apporté de positif :

*„J'ai appris entre-temps à considérer les onze ans passés dans les camps non comme une honte, non comme un maudit cauchemar, mais comme un monde hideux que je pourrais presque aimer...”<sup>63</sup>*

*„Très tôt et très clairement, j'ai compris que la prison ne représentait pas pour moi un abîme, mais bien le tournant le plus important de ma vie”.<sup>64</sup>*

Une telle prise de position ne peut surprendre que ceux qui ont pris l'habitude de chercher les origines du bien dans le bien, les causes du mal dans le mal. Soljenitsyne nous rappelle qu'il n'en est pas ainsi : même le monde hideux et malsain de la prison est à même de générer des effets positifs, pour autant qu'on soit capable de les découvrir et d'en tirer profit. L'impact d'institutions comme les camps de travail ou les pénitenciers ne se développe pas à sens unique : si l'enfermement agit sur le détenu, il y a aussi une rétroaction par laquelle les détenus, ou tout au moins quelques-uns parmi eux, modèlent et transforment certains aspects du monde carcéral en se les appropriant. Les conséquences de la privation de la liberté dépendent donc non seulement des conditions de détention, mais aussi et surtout des individus qui la subissent : elle sera « purification » pour les uns, « déchéance » pour les autres. Selon Soljenitsyne, la prison brise ceux qui sont déjà brisés par la vie avant leur incarcération :

*„Ceux qui pourrissent dans les camps, ce sont ceux qui étaient déjà pourris avant ou étaient en train de le devenir. La déchéance de l'esprit, on la trouve aussi en liberté, parfois plus prononcée que dans les camps... Bien entendu, les camps de travail étaient conçus et organisés pour briser les prisonniers. Mais ceci ne signifie pas qu'ils aient réussi à briser tout le monde”.<sup>65</sup>*

Les êtres humains – qu'ils soient gardiens ou détenus – sont faibles et prêts à se laisser emporter par le désespoir, par la passion ou par toutes sortes de folies. Mais Soljenitsyne,

<sup>63</sup> *L'archipel du Goulag*, 1er vol., p. 10

<sup>64</sup> *L'archipel du Goulag*, p. 176

<sup>65</sup> *L'archipel du Goulag*, 2e vol., p. 569

comme Tolstoï, refuse de tracer une ligne qui séparerait, au nom de catégories morales, les bons des méchants, car la bonté et la méchanceté sont présentes dans tout être humain :

*„Il serait trop simple de penser que des hommes méchants, guidés par des intentions méchantes, accomplissent des actions méchantes et qu'il suffirait de les reconnaître et de les anéantir! En réalité, la ligne qui sépare le bon du mauvais croise le coeur de tout être humain. Cette ligne n'est pas immuable, elle se déplace tout au long de la durée d'une vie : harcelée parfois par la grimace exultante du Mal, elle suit parfois les germes du Bien... Du Bien au Mal, dit un proverbe, il n'y a qu'un coup de vent ».*<sup>66</sup>

Chez Soljenitsyne, le „coup de vent“ s'est produit pendant son séjour en prison : il a fait de lui non seulement un écrivain mondialement reconnu, mais aussi un autre homme :

*„C'est sur la paille pourrie de la prison que j'ai ressenti les premiers signes du changement... C'est pourquoi je dis aux années de mon emprisonnement, quitte à étonner le lecteur: que tu sois bénite ma prison! ... Tous les écrivains ayant écrit sur la prison, sans en avoir fait l'expérience, se sont sentis en devoir de faire preuve de compassion envers les détenus et de condamner la prison. En ce qui me concerne, j'ai cultivé mon âme pendant ces longues années et je le répète encore une fois : que tu sois bénie, ma prison, d'avoir fait partie de la vie ! »*<sup>67</sup>

Il va de soi que cette transformation n'a rien à voir avec un retour à l'idéologie prônée par le pouvoir soviétique. Le bien dont il est question dans ce passage fait référence à la réflexion sur soi-même, générée par la souffrance, à la prise de conscience d'une culpabilité qui va au-delà des « crimes » que le pouvoir lui reproche, à la découverte de voies d'épanouissement nouvelles.

*„Une fois que tu as renoncé à survivre à tout prix et que tu t'es engagé dans le chemin de la quiétude et de la simplicité, le manque de liberté change de façon étonnante ta manière d'être... Ton âme desséchée, trempée dans la souffrance, revient à la vie »*<sup>68</sup>

Comment se produit une telle transformation ? Par quels processus une « âme desséchée » devient une « âme vivante » ? D'après Soljenitsyne, c'est à travers les mortifications imposées au corps par l'enfermement que s'ouvre la porte vers une nouvelle perception du monde et de soi. Toutefois, pas toute blessure apporte une libération, pas toute personne souffrante est à même de dépasser les plaies infligées au corps. Ceux qui, « *empêtrés dans leur souffrance* »,<sup>69</sup> ne pensent qu'à la survie et abandonnent leurs convictions, succombent à la prison. Pour que la transformation puisse s'opérer, il faut que l'esprit sache saisir les opportunités et les espaces de liberté présents même dans les cachots les plus infâmes. Même si le corps est torturé, même s'il est limité dans ses mouvements, les pensées ne se heurtent à aucun mur, plus libres que jamais : prêtes à suivre des cheminements nouveaux, à défricher des terrains inconnus, à dépasser les idées préconçues, à s'ouvrir à la connaissance. Une connaissance de soi-même tout d'abord, mais aussi une connaissance d'autrui, des êtres humains qui partagent le même sort. La dualité opposant le corps et l'esprit ne présente chez Soljenitsyne aucune connotation religieuse ou transcendantale, elle décrit un état de fait, en nous rappelant que la liberté ne saurait être

<sup>66</sup> L'archipel du Goulag, 1er vol., p. 160

<sup>67</sup> L'archipel du Goulag, 2e vol., p. 560-561

<sup>68</sup> L'archipel du Goulag, 2e vol., p. 556-557

<sup>69</sup> L'archipel du Goulag, 1er vol., p. 139

réduite à la liberté de mouvement et que la privation de la liberté ne représente pas la privation de toutes les libertés :

*„Pendant que les bourreaux martyrisent ton corps et exploitent tes forces jusqu'à épuisement, et parfois jusqu'à la mort, ils ne touchent pas à tes pensées. Ils n'essaient pas de maîtriser et de clouer sur place ton cerveau. Et cela te procure le sentiment d'une liberté encore plus grande que la liberté de mouvement. Une tête libre, voilà l'avantage de vivre dans l'archipel ! »<sup>70</sup>*

Un argument vieux comme le monde, un lieu commun depuis Platon, à la nuance près que pour Socrate la liberté de l'esprit était intimement liée à la liberté de mouvement. Impossible de philosopher, sans pouvoir déambuler librement dans l'agora.<sup>71</sup> Preuve en est qu'il avait choisi la mort plutôt que la prison. Le discours de Soljenitsyne peut sembler anachronique, ses propos allant la plupart du temps contre courant. Faut-il pour autant passer outre et voir dans ses écrits la manifestation d'une personnalité troublée par de longues années de détention, pour laquelle « derrière la haute volupté de l'affranchissement, il y a aussi l'inconsciente volupté à rester enfermé » ?<sup>72</sup> Je ne suis pas de cet avis, ceci d'autant plus que la société post-moderne, emprisonnée dans l'engrenage de la consommation à outrance, a perdu toute relation avec la notion de liberté. Si l'on peut reprocher quelque chose à Soljenitsyne, c'est sa naïveté. Don Quichotte des temps modernes, étranger à toute forme de « political correctness », il espérait arrêter le train en marche en s'aidant de l'autorité morale que les années de prison lui conféraient. Il a échoué, comme bien d'autres avant et après lui, mais il ne fait aucun doute que les thèmes qu'il propose, et notamment celui de la liberté, n'ont rien perdu de leur actualité et méritent réflexion. La prison, nous dit-il, ne saurait être assimilée à la privation de la liberté, mais plutôt à la perte d'un mode de vie particulier, d'une routine, à la rupture de « *la chaîne des gestes quotidiens* ». <sup>73</sup> Par la distance que la prison crée face à cette autre forme d'enfermement, elle rend possible une prise de conscience critique envers les libertés formelles dont jouissent les êtres humains en société. Ce qui importe, d'après Soljenitsyne, ce n'est pas la situation en tant que telle, mais bien « *le sens et la valeur à donner à cette situation d'ascèse involontaire* ». <sup>74</sup> À ceci vient s'ajouter le fait que la privation de la liberté permet de redécouvrir et de retrouver le goût de ce que la liberté peut nous offrir, comme la maladie modifie le sens que nous donnons sur la vie et nous restitue la saveur de ce qui va de soi. Kostoglotov, l'alter ego de Soljenitsyne dans « *Le pavillon des cancéreux* », ne peut pas cacher l'étonnement qui l'envahit lorsqu'il entend, pendant une promenade dans le parc de l'hôpital, l'écho d'un air de danse :

*« Brusquement il s'était senti submergé par la sensation de la vie retrouvée, cette vie dont il s'était cru congédié. Bien sûr, cette vie ne lui promettait rien de bon, de ce qu'on appelle ainsi du moins... Mais il y avait d'autres joies intrinsèques, des joies que lui n'avait pas désapprises, dont il savait toujours le prix : le droit de marcher sur cette terre sans obéir à un ordre ; le droit d'être seul ; le droit de regarder les étoiles, sans être aveuglé par les réflecteurs du camp ; le droit d'éteindre la lumière pendant la nuit et de dormir dans l'obscurité ; le droit de jeter des lettres*

<sup>70</sup> L'archipel du Goulag, 2e vol., p. 553

<sup>71</sup> Platon, Apologie de Socrate, Paris, Flammarion, 1997, p. 120.

<sup>72</sup> G. Nivat, op. cit., p. 82

<sup>73</sup> Albert Camus, Le mythe de Sisyphe, p. 29

<sup>74</sup> G. Nivat, op. cit. , p. 117

*dans des boîtes aux lettres ; le droit de se reposer le dimanche ; le droit de se baigner dans la rivière... ».*<sup>75</sup>

La vie, la liberté, c'est savoir découvrir la beauté d'un abricotier en fleurs,<sup>76</sup> les saveurs oubliées d'une brochette de viande<sup>77</sup> et d'autres joies « *dans un monde qui vient de naître* ». <sup>78</sup> Rescapé des camps de travail, survivant du cancer, Kostoglotov, pendant quelques heures et avant de replonger dans la misère du quotidien, s'étonne de tout et de rien, navigue dans une réalité transfigurée par son regard nouveau, convaincu que plus rien ne peut lui arriver :

*« Tout devenait si facile, si plaisant qu'il lui semblait que rien désormais ne pourrait plus jamais le démoraliser, car tout ce que la vie pouvait offrir de plus mauvais, il l'avait déjà connu, il en était quitte, et tout ce qui restait était forcément meilleur ».*

Mais ces moments de joie intense ne sont pas faits pour durer : la réalité rattrape Kostoglotov, l'émerveillement cède sa place à l'incompréhension et au sentiment d'être étranger (encore une référence à Camus) à un monde qui n'est pas fait pour lui. La sérénité bascule dans la colère au gré d'un « *gommeux* » qui demande à la vendeuse d'un grand magasin « *une chemise taille cinquante avec trente-sept d'encolure* ». <sup>79</sup> Est-cela la liberté ? Estomaqué, Kostoglotov se voit replongé dans son passé de bagnard :

*« Comment ? ... Il y avait des gens qui se figeaient de froid, emmenés en convois sous escorte, des gens qui, pioches en main, suaient sang et eau, gagnant juste de quoi s'acheter un gilet chaud tout rapiécé, et il y avait ce gommeux qui se rappelait non seulement la taille de sa chemise, mais aussi le numéro de son encolure ! »*<sup>80</sup>

Confronté à une forme de liberté à la fois inaccessible et futile, l'ancien « zek » voit toutes les horreurs des camps de travail, toutes les injustices dont il a fait l'objet, remonter à la surface. En même temps s'installe dans son esprit l'aversion pour une société dans laquelle liberté rime avec consommation, bonheur avec luxe. Pour Kostoglotov, il n'y a pas d'issue, et sa mort dans le train qui le ramène à Ouch-Terek, le village de sa réclusion, apparaît comme une solution logique à cette impasse. Si Soljenitsyne, contrairement au héros de son roman, a survécu au cancer, il s'est heurté aux mêmes difficultés : exilé de son pays, étranger à la modernité, il se construit des refuges qui reproduisent, à quelques détails près, l'éloignement, l'ascèse et la routine de la prison. Comme Ivan Choukov dans « Une journée de Ivan Denissovitch », alignant brique après brique pour préserver sa dignité d'être humain dans un travail d'esclave, Soljenitsyne noircit page après page, de façon presque obsessionnelle, pour convaincre le monde de faire marche arrière, tout en sachant que ses efforts sont voués à l'échec. Il ne lui reste plus qu'à se tourner vers la religion. Pratiquement absent de ses premières œuvres, Dieu réapparaît dans « La roue rouge », un roman inachevé de 6000 pages (!) sur les origines de la révolution, et dans les écrits qui ont suivi. Son combat devient alors « le combat d'un champion de Dieu », <sup>81</sup> l'écrivain devient prophète : incompris, comme tous les prophètes qui l'ont précédé.

<sup>75</sup> Le pavillon des cancéreux, p. 217

<sup>76</sup> Le pavillon des cancéreux, p. 644

<sup>77</sup> Le pavillon des cancéreux, p. 648

<sup>78</sup> Le pavillon des cancéreux, p. 645

<sup>79</sup> Le pavillon des cancéreux, p. 656

<sup>80</sup> Le pavillon des cancéreux, p. 656

<sup>81</sup> G. Nivat, op. cit., p. 214